

DIDIER MARCEL

LÀ SOUS LES PLAFONDS IMPOSANTS DU MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN DE STRASBOURG, DIDIER MARCEL PROPOSE SA VISION ICONIQUE DU PAYSAGE. VOLONTIERS FRAGMENTÉE ET FRAGMENTAIRE, SON INSTALLATION IMPOSE D'AUTORITÉ UNE CERTAINE APPRÉHENSION DE L'ESPACE. L'ARTISTE RECRÉE UN ESPACE DIFFRACTÉ OÙ SE JOUENT UN BOULEVERSEMENT DE NOS REPÈRES PHYSIQUES ET ESTHÉTIQUES, UN DÉCALAGE ENTRE LE VU ET LE SENTI.

REPRÉSENTATION MIMÉTIQUE DU SUJET

Texte d'Alexandra Fau



SON PARCOURS

Diplômé de l'Institut National des Hautes Etudes en Arts Plastiques, depuis 1999, Didier Marcel a été exposé dans des lieux d'art contemporains renommés.

2005 - le Mamco à Genève pour deux expositions

Modèles modèles et *Didier Marcel*

- la Galerie Michel Rein à Paris pour l'exposition

Couchers de soleil

2004 - l'Institute of Contemporary Arts à Londres

- le Contemporary Art Center à Vilnius

2003 - Le Crac de Sète pour l'exposition

Didier Marcel / François Curlet

Didier Marcel est représenté par les galeries Aliceday à Bruxelles, Art Attitude Hervé Bize à Nancy et la galerie Michel Rein à Paris.

On retrouve ses pièces dans les collections publiques du Capcmusée d'art contemporain de Bordeaux et au Centre Pompidou à Paris.

PROJECT ROOM DIDIER MARCEL

» Du 16/06 au 01/12

Musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg

Accrochés au mur, trois fragments de terre moulée, grandeur nature, semblables à des bas-reliefs. Au sol, un socle incliné peint en vert qui amorce le paysage. Et dans un coin de la pièce, un citron pris entre les deux fines aiguilles d'une étonnante machine de précision. Pour cette « installation-paysage », Didier Marcel déploie l'artifice d'une mise en scène. Et pourtant, un grain de sable semble avoir enrayé le mécanisme. Cet emballage prometteur dissimule en réalité de simples moulages d'après nature. Art déceptif s'il en est, le travail de Didier Marcel se veut ironique, stigmatisant notre improbable retour à la terre. Il pose également la problématique de la mort du paysage. L'artiste érige ses moulages tourbeux au rang de monument, vieille réminiscence de ce qu'était autrefois le paysage culturel. L'usage éhonté du moulage d'après nature n'est plus. Si Rodin, en son temps, répliquait à tous ceux qui l'accusaient d'avoir moulé d'après nature son Saint Jean Baptiste : « ai-je donc aussi moulé le désert ? », Didier Marcel est, quant à lui, totalement décomplexé.

Les prélèvements apparaissent comme des résidus naturels du paysage cadrés à la manière des vedutistes des XVII^e et XVIII^e siècles comme pour nous rappeler que le paysage est une notion construite culturellement. Des peintures sur le motif de l'école de Barbizon aux peintures et photographies de non-lieux (Hopper, Ed Ruscha) les codes esthétiques ont évolué. Au cours du XX^e siècle, nous avons assisté à l'extension du patrimoine paysager aux zones commerciales et pavillonnaires symptomatiques d'une urbanisation à outrance. Depuis 1992, les maquettes de Didier Marcel constituent une sorte de conservatoire de ce patrimoine industriel. Il expose, à la manière des maquettes de promoteurs immobiliers, des bâtiments industriels en totale déshérence. Paradoxalement chez Didier Marcel, la maquette ne participe pas au processus créatif (matérialisation d'un projet), mais elle annonce la fin d'une architecture, sa disparition imminente. Ces maquettes d'édifices industriels extraits de leur environnement secrètent un univers illusionnel indexé sur le réel. Elles constituent une nouvelle apologie de la représentation mimétique du sujet, un nouveau type de « portraits », où se trouvent les polarités de l'abstrait ou du figuratif.

Les prélèvements de terre moulée exposés au Musée de Strasbourg reposent sur cette même ambiguïté ; la texture et l'épaisseur du

champ fraîchement labouré en appellent à l'art informel, aux croûtes de Gasiarowski ou plus prosaïquement à l'écorce d'un tronc d'arbre. De même, les rondins de bouleaux disposés sur une moquette blanche tachetée de noir (Le Creux de l'enfer à Thiers) font surgir dans l'imaginaire un paysage de neige. Là encore l'œuvre oscille entre abstraction du paysage réduit à une simple moquette étendue au sol et réalisme des rondins de bois.

Dans ces différents projets, Didier Marcel provoque le surgissement d'un grand fragment de nature dans le cadre muséal et parie sur la fécondité de cette ingérence. Il s'inscrit ainsi dans l'héritage de Walter de Maria qui muséographia un « espace de terre munichois » (1968) après l'avoir sorti de son contexte d'origine. Toutefois la nature prélevée par Didier Marcel est présentée sous forme de carton pâte, une sorte de grossier moulage en lieu et place de la substance naturelle. Les éléments ne sont pas ici célébrés pour eux-mêmes. Il n'est pas question de vanter les propriétés de cette terre grasse et fertile mais de la consacrer comme *ready-made*. L'artifice de la présentation l'érige au statut suprême d'œuvre d'art tout en consacrant la prévalence de la forme sur le matériau. Ainsi les maquettes d'usines désaffectées ou en cours de démolition sont-elles placées sur des socles rotatifs. De même pour l'« installation-paysage » de la *project room* campe la vision iconique du paysage sur un socle. Or le socle en sculpture légitime l'intrusion du *ready-made* dans l'enceinte du musée. Duchamp lui-même n'avait pas négligé cet aspect en soclant sa roue de bicyclette sur un tabouret.

Dans cette exposition au Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg qui apparaît comme l'une des plus radicales de l'artiste, Didier Marcel compose une vaste scénographie qui repose sur la fragmentation de l'œuvre et du regard. Il prend entièrement possession de l'espace pour y faire éclater la sculpture. Dans ce paysage recomposé, chacun des éléments occupe une place bien définie. Considérer les éléments comme dissociables de l'espace conçu par l'artiste serait un non-sens. Aussi nous ne pouvons que regretter qu'Eric Troncy ait pris la liberté de reconstituer son propre paysage à partir des éoliennes de Didier Marcel, du soleil de néons de Marc Handforth et des arbres en résine acrylique de Ugo Rondinone pour l'exposition *La force de l'art*.

Sans titre (ZI.) 2005, PVC, aluminium sheet, synthetic plaster, rotary system, galvanized-steel, base, 150 x 90 x 75 cm, courtesy Michel Rein

Sans titre (Labours) 2006, tinted silicone, acrylic resin, 200 x 300 x 50 cm, courtesy Michel Rein

